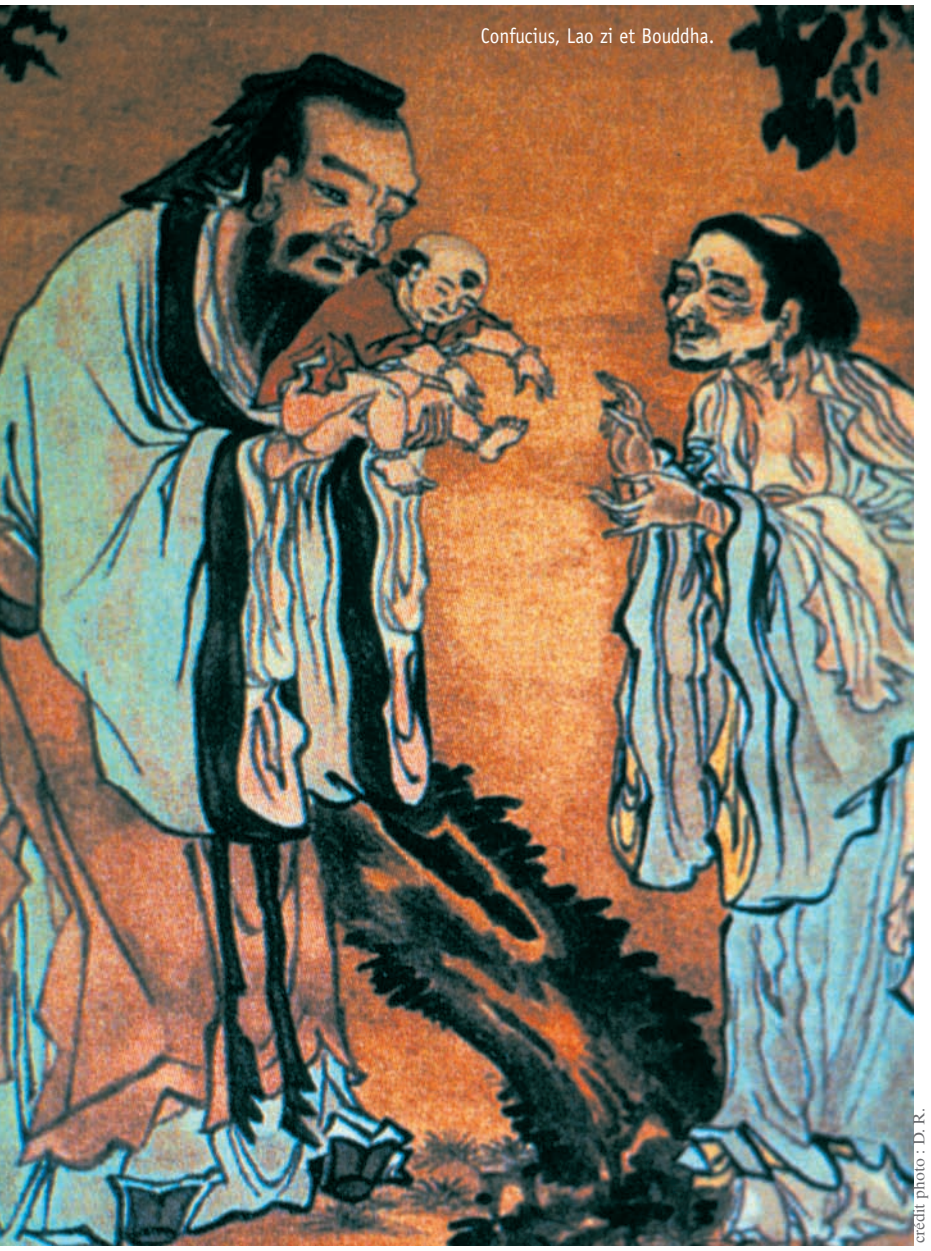
Confucianisme, taoïsme, bouddhisme

les trois non-religions de la Chine


Confucius, Lao zi et Bouddha.

crédit photo : D. R.

Le nom donné par les Chinois à la triade "confucianisme, taoïsme et bouddhisme" est *San jiao,* ce que les Occidentaux ont malheureusement traduit par "trois religions" au lieu de "trois enseignements". Explications.

par Cyrille J.-D. Javary

On entend couramment dire qu'il y a trois religions en Chine, le confucianisme, le taoïsme et le bouddhisme, mais on parle moins souvent du nom qu'on leur donne en chinois : *san jiao*. *San* veut dire "trois", et *jiao,* "enseignement". *On aura rarement eu la main plus malheureuse pour fournir un équivalent occidental à "san jiao" que : trois religions,* dit le Père Larre, Jésuite, ordonné prêtre en 1947 à Pékin, co-fondateur de l'Institut Ricci et maître d'œuvre du grand dictionnaire de la langue chinoise. Et lui qui était ardent homme de religion, n'hésitait pas à dire : *Le Confucianisme n'est pas une religion, le Taoïsme est un ensemble de pratiques vitales avec des aspects religieux ; le Bouddhisme, philosophie de l'existence importée des Indes, est ce qui ressemble le plus à une religion organisée, à dominante monastique.*

La confusion des "-ismes"

Alors d'où peut venir cette confusion ? De la manière dont nous nommons les choses en

français et de la prégnance d'une rime, cet "-isme" qui nous sert à désigner tous les systèmes religieux, dogmatiques ou philosophiques : christianisme, protestantisme, manichéisme, brahmanisme, tout autant que : capitalisme, marxisme et même, c'est un comble : athéisme. Par cette rime, nous enfermons les manifestations majeures de la spiritualité chinoise dans l'idée que nous avons d'une religion. Or, même si le Taoïsme a fini par s'organiser en église, si le Bouddhisme comporte des prescriptions matérielles précises (alimentaires, sexuelles, etc.) et le Confucianisme des prescriptions morales explicites, il leur manque, à l'un comme à l'autre, le fondement même sur lequel reposent depuis cinq mille ans toutes les religions nées dans l'espace indo-européen : la croyance en l'existence d'un dieu (le mot même n'existe pas en chinois), un être transcendant, c'est-à-dire extérieur au monde humain, supérieur, créateur de l'univers et, détail moins souvent souligné, masculin.

Le mot "dieu" n'existe pas en langue chinoise.

Quelle réalité strictement chinoise recouvre le terme *jiao* ?

Jiao est un caractère très ancien, il accompagne la pensée chinoise depuis toujours. On le trouve déjà dès 1500 avant notre ère. Ses toutes premières graphies réunissent trois dessins d'idées : celle d'un enfant, celle d'une autorité de référence et celle d'une matière digne d'apprentissage. Au fil du temps, le caractère évoluera dans deux directions. D'un côté, il se rapprochera de l'idéogramme désignant la piété filiale, et de l'autre, il précisera les idées d'autorité et d'enseignement en représentant, plus spécifiquement pour la première, les fissures divinatoires des carapaces de tortues (l'autorité de ce qui deviendra le Yi Jing), et pour la seconde, des mains manipulant des tiges d'achillée (l'utilisation même du Yi Jing, considéré comme la matière à apprendre par excellence).

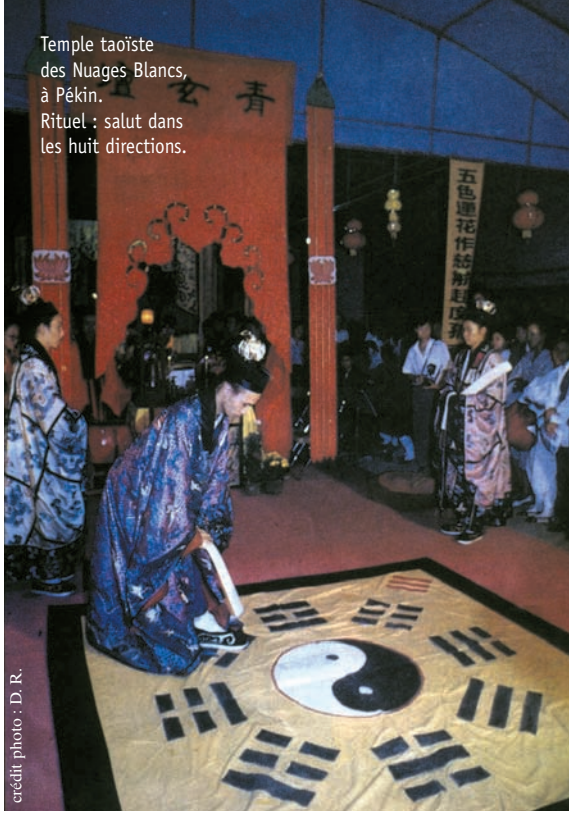
Le tao est aussi omniprésent en Chine que les croix en Occident.

Mais si Confucianisme, Taoïsme et Bouddhisme sont pour l'esprit chinois des enseignements, c'est parce qu'ils sont par nature des… Voies : *En Chine, il était inconcevable qu'un enseignement ne puisse proposer que des dogmes ou des idées. Pour être digne d'intérêt, un enseignement se doit d'indiquer une voie, c'est-à-dire une marche à suivre, un cheminement qui permette de s'accomplir.*

Et ces voies-là ne sont pas impénétrables comme celles du Seigneur, elles sont simplement ouvertes à qui s'y engage.

La Voie, le *dao*

Une religion, surtout lorsqu'elle est monothéiste, est par essence jalouse. Fondée sur un rapport direct entre un dieu créateur et sa créature humaine, forgeant l'identité même de celle-ci par une alliance exclusive dont le baptême est la marque, une religion indo-européenne ne peut souffrir de concurrence. On est loin, on le voit, d'une religion qui, dans le monde indo-européen au sens large, ou monothéiste au sens étroit, se fonde sur la relation étroite et exclusive que le créateur scelle avec chacune de ses créatures. Pour cette raison, ce qui nous paraît être des doctrines est vécu avant tout comme des voies. Ces "voies" sont en chinois tout simplement des *dao*. Mais qu'on ne s'y trompe pas, le taoïsme n'est pas son seul avatar. Toutes les écoles philosophiques chinoises ont parlé du *dao* !… mais sans majuscule (d'ailleurs comment mettre une majuscule à un caractère chinois ?). Le *tao* est aussi omniprésent en Chine que les croix en Occident, car il est le signe d'une manière d'être, d'un comportement. Non pas chose ou être en soi, "Voie" transcendantale méritant louanges et encens, mais simplement, cheminement individuel, accomplissement personnel.


Temple taoïste des Nuages Blancs, à Pékin. Rituel : salut dans les huit directions.

crédit photo : D. R.

Seulement, ajoute en note le père Larre qui s'y connaissait en doctrine : *Dans un temps deuxième, quand on commence à les écrire, les "voies" deviennent des enseignements et les Maîtres ont disparu… sauf dans les monastères où la vie couventuelle redonne son importance à l'agir, remettant à sa place, seconde, le discours.*

Les pratiques cultuelles

Alors de quoi s'agit-il quand on parle d'enseignement ? A la différence de la religion qu'on embrasse, l'enseigne-

photo : C. Javary

ment est quelque chose qu'on reçoit. Mais on ne le reçoit pas comme un baptême, on le fait sien à partir de sa propre expérience. Bien qu'aucunement des "religions", au sens que nous donnons à ce mot, le fait que Confucianisme, et surtout Taoïsme et Bouddhisme, débordent de pratiques cultuelles, a pu les faire passer à certaines époques ou dans certains milieux pour des religions.

Pour le bien qu'il avait apporté, Confucius a reçu des marques de respect et de vénération qui ont parfois versé dans le culte de ce qu'avait de "céleste" sa "vertu" ; l'état impérial, intéressé au maintien du confucianisme a encouragé et officialisé ce culte. Les Taoïstes y ont opposé une autre tradition plus ou moins ésotérique se rattachant aux magies les plus anciennes. Dans ce peuple avide de communication avec l'au-delà, ils ont favorisé les pratiques magiques et cherché à guérir ou à absoudre de leurs fautes les foules sensibles à leur prestige. Des éléments religieux parsèment donc leur activité et on ne peut nier l'existence d'un certain taoïsme religieux se perpétuant à Taïwan et renaissant sur le continent.

Le Bouddhisme, rassemblant des traditions venues de l'extérieur de la Chine a plusieurs facettes. Ses communautés monastiques se répandent sur tout le territoire et la superbe iconographie qu'il véhicule impressionnera fortement l'âme chinoise. Les monastères immenses et somptueux favoriseront un grand courant de dévotion. Les bonzes sont appelés pour demander l'intercession de Guan Yin, la déesse de la compassion, et surtout, pour prier et aider à un passage heureux des défunts.

Pourtant, ce qu'il y a de plus proprement religieux en Chine, conclut le père Larre, *c'est le culte des ancêtres et la religion du Ciel. On en a la certitude quand on remarque que le Confucianisme les a protégés, que le Taoïsme les a tolérés, et que le Bouddhisme les a plutôt favorisés en cherchant à donner au Bouddha le rôle de grand ancêtre de l'univers et d'équivalent dans la conscience de la substance du Ciel lui-même.*

Bouddhisme Chan

On l'oublie souvent, mais le Bouddhisme partit d'Inde pour arriver en Chine, avant de se diffuser au Japon. Ironie du sort, c'est au Japon qu'il prit son ampleur sous le nom du Zen.

par Eulalie Steens

C'est au 1er siècle après J.-C. que le bouddhisme parvint en Chine, sous le règne de l'Empereur Ming (57–75) de la dynastie des Han Postérieurs. Le souverain ayant rêvé d'une divinité en or volant au-dessus des palais de sa capitale, Luoyang, dépêcha des ambassadeurs vers l'Ouest. Leur but ? Recueillir la pensée d'un certain prince Sidharta Gautama qui, six siècles plus tôt, avait atteint l'Eveil (*bodhi*). Ils revinrent à Luoyang en compagnie de deux moines : Matanga et Zhufalan qui firent leur entrée dans la ville, montés sur un cheval blanc, et offrirent à Ming un sûtra, le premier manuscrit bouddhique qui sera traduit en chinois : le Sûtra en quarante-deux chapitres. Par décret impérial, le premier monastère fut bâti : le Monastère du Cheval Blanc (Baima si).

Le bouddhisme chinois

Pour les Chinois, l'arrivée du Bouddhisme fut un choc culturel. Cette pensée ne ressemblait à rien de ce que leur esprit avait conçu jusqu'ici (Taoïsme, Confucianisme, Légisme). Ses concepts même étaient difficiles à transcrire en langue chinoise. Au début, pour simplifier, on utilisa très souvent des termes taoïstes ! Petites confusions que les Taoïstes exploitèrent avec délice contre cette pensée concurrente : ce Bouddha n'était-il donc pas Lao zi en personne, parti autrefois vers l'Ouest sur un buffle et… revenu en Chine ?

Un melting-pot culturel

La Chine devint très vite un lieu d'échanges culturels extraordinaires. En toute tolérance, les Chinois empruntèrent la Route de la Soie pour étudier dans les monastères des actuels Népal et Inde, tandis que les étrangers les croisaient pour accourir en Chine. Au début du 6e siècle, Bodhidharma accostait à Canton, apportant une autre révolution intellectuelle : le Chan.

Chan et Zen

Le Chan, Ecole du Bouddhisme Mahâyâna, enseigne à ses adeptes le moyen d'obtenir l'Illumination par la méditation (dhyâna en sanskrit, chan en chinois, zen en japonais). La doctrine se transmet de Maître à disciple, et le novice s'efforce de prendre conscience du Vide et de l'Un. Bodhidharma fut le plus bel exemple de la méditation silencieuse en demeurant neuf années assis, face à un mur du monastère Shaolin.

Au 7e siècle, une scission apparut, créant deux branches fondamentales : celle de Shenxiu (Ecole du Nord) et celle de Huineng (Ecole du Sud). L'Ecole du Nord ou Gradualisme qui prônait l'obtention progressive de l'Illumination par l'étude des sûtra périclita, tandis que l'Ecole du Sud triompha et avec elle le Subitisme (obtention de l'Illumination de manière soudaine). Diverses branches se créèrent en fonction des interprétations des Maîtres, puis le Chan déclina vers la fin de la dynastie Song (960–1279). Il connut son renouveau au Japon, pays qui lui offrit un tremplin international sous son nom japonais de Zen.